



Didon à Enée

Reçois, Enée, la lettre d'Elise qui va mourir; ce que tu vas lire, ce sont les dernières paroles énoncées par nous.

Tel, penché sur les humides roseaux, le cygne au blanc plumage chante aux bords du Méandre, quand les destins l'appellent. Ce n'est pas dans l'espoir de te fléchir par ma prière, que je t'adresse ces mots : j'y suis poussée par un dieu qui m'est contraire. Mais après avoir perdu pour un ingrat le fruit de mes bienfaits, mon honneur, un corps chaste et une haine pudique, c'est peu de perdre des paroles. Tu as résolu

de t'éloigner cependant et d'abandonner la malheureuse Didon. Tu vas livrer au souffle des vents tes voiles et tes serments . Tu as résolu, Énée, de délier et ton ancre et ta foi ; de chercher un royaume d'Italie, que tu ne sais pas même où trouver. Peu t'importent et la naissante Carthage, et ses murs qui s'élèvent, et le pouvoir confié à ton sceptre. Tu fuis ce qui est fait ; tu poursuis ce qui est à faire. Il te faut chercher dans le monde une autre terre. Que tu la trouves, cette terre, qui t'en livrera la possession ? Qui cédera, pour qu'ils s'y établissent, son territoire à des inconnus ? Il te reste à avoir un autre amour et une autre Didon, et, pour la violer de nouveau, à engager de nouveau ta foi. Quand viendra le jour où tu pourras élever une ville semblable à Carthage, et voir du haut de ta citadelle les peuples soumis à tes lois ?

Que tout te réussisse, que tes vœux ne rencontrent point d'obstacles ; où trouveras-tu une épouse qui t'aime comme moi ? Je brûle comme ces torches de cire, enduites de soufre, comme l'encens sacré jeté sur le brasier fumant. Énée est toujours, pendant que je veille, comme attaché à mes yeux ; la nuit et le jour retracent sans cesse Énée à mon esprit. C'est un ingrat pourtant, que mes bienfaits ne touchent pas, et que je devrais oublier, si je n'étais insensée ; et cependant, bien qu'il songe à me trahir, je ne hais pas Énée ; mais je me plains de l'infidèle, et ma plainte me le fait aimer davantage.

Vénus, prends pitié de ta bru ; et toi, Amour, embrase de tous tes feux un frère cruel ; qu'il combatte sous tes drapeaux, et qu'à ce prix, j'y consens, celui que j'ai davantage. Vénus, prends pitié de ta bru ; et toi, Amour, embrase de tous tes feux un frère cruel ; qu'il combatte sous tes drapeaux, et qu'à ce prix, j'y consens, celui que j'ai commencé à aimer donne à mon amour de nouveaux sujets de tourments.

Je m'abuse, et une illusion mensongère se joue de moi. Que son cœur est différent de ce lui de sa mère ! Oui, c'est la pierre, ce sont les montagnes, c'est le chêne qu'on voit croître sur la cime des rochers, ce sont de cruelles bêtes sauvages qui t'ont donné le jour ; ou bien c'est la mer que maintenant même tu vois agitée par les vents, et dont tu t'apprêtes à traverser les flots furieux. La tempête te ferme le chemin de la fuite ; que la tempête me serve et me favorise. Vois comme l'Eurus soulève et agite les eaux. Ce que j'eusse préféré te devoir, permets que je le doive aux orages. Le vent et l'onde sont plus justes que ton cœur.

